

# *Manifestations phonétiques de la dynamique des attributions ethnolinguistiques à Montréal*

HÉLÈNE BLONDEAU

*University of Florida*

MICHAEL FRIESNER

*University of Pennsylvania*

---

## 1. INTRODUCTION

Cet article rapporte les résultats d'une étude des manifestations phonétiques des attributions ethnolinguistiques à Montréal. Nous examinons en particulier les effets de l'ethnicité et du contact entre langues dans le répertoire linguistique d'un groupe de locuteurs montréalais, dont certains ont fait l'objet au préalable d'un test de perceptions à partir de leurs productions en français (Blondeau et Friesner 2011, Friesner, Blondeau et Welch 2011).

Jusqu'ici le français montréalais a fait l'objet de plusieurs études sociolinguistiques, et ce, à plusieurs niveaux de l'organisation linguistique. Cependant, bien qu'on ait analysé l'effet de facteurs sociaux classiques comme l'âge, l'origine sociale et le marché linguistique, le facteur de l'ethnicité a été laissé pour compte dans la plupart des études. L'objectif de la présente étude consiste précisément à lever le voile sur la dimension de l'ethnicité, un aspect encore trop peu étudié dans les études sur le français québécois, en s'attachant, dans le cadre de cet article, à ses corrélats phonétiques.

La première section de l'article fait le point sur l'ethnicité et les effets du contact, puis situe l'étude dans le contexte montréalais. S'ensuit une brève section qui résume les résultats d'un test de perceptions ayant généré de nouvelles questions de recherche et des hypothèses que nous explorons dans la seconde partie de l'article. Après avoir situé l'approche méthodologique privilégiée et présenté les caractéristiques des participants, l'article expose les résultats pour une série de variables associées soit à la variété locale du français, soit aux effets linguistiques potentiels du contact avec d'autres langues ou variétés. En conclusion, l'article revient sur l'interprétation des résultats, discute les limites et retombées de la présente étude et ouvre la voie à d'autres recherches.

---

Nous tenons à remercier notre collègue Anne-José Villeneuve ainsi que les étudiantes qui nous ont assistés lors de notre recherche : Lindsay Harding, Geneviève Lemieux-Lefebvre et Heather Yawney à l'Université du Québec à Montréal, de même que Leah Wilson à University of Florida.

## 2. L'ETHNICITÉ ET LES EFFETS DU CONTACT AU SEIN DES RÉPERTOIRES LINGUISTIQUES DES MONTRÉALAIS

Les études précédentes portant sur les effets du contact des langues sur la phonologie ont souvent examiné des cas de bilinguisme stable à l'intérieur d'une communauté (par exemple, Ottawa-Hull, Poplack et al. 1988) ou des communautés d'immigrants (Friesner et Dinkin 2006, Roeder 2006, Otheguy et al. 2007). Dans ces études, les questions de recherche tournent autour de l'influence de la langue dominante sur une langue minoritaire ou bien des effets de langue seconde ou de contact dialectal sur l'emploi de la langue communautaire par les immigrants. Des études récentes commencent à élargir cette approche, dans le cas des langues ancestrales d'immigrants, pour examiner le caractère bidirectionnel de tels effets (Hrycyna et al. 2011, Nagy et al. 2011, Nagy et Kochetov 2013).

Dans le contexte montréalais, la complexité du rapport entre les langues se prête à une analyse qui s'inspire de plusieurs approches parmi celles adoptées par les auteurs cités ci-dessus. Montréal constitue à la fois une communauté bilingue (français-anglais) de longue date et un lieu de confluence d'immigrants provenant de plusieurs pays du monde, où le tiers de la population est composé d'individus nés à l'extérieur du Canada (Statistique Canada 2011). Le répertoire linguistique de ces immigrants et de leurs enfants incorpore souvent les deux langues officielles du Canada, c'est-à-dire l'anglais et le français, ainsi que le maintien de leur langue familiale<sup>1</sup> (Meintel et Kahn 2005). Depuis la promulgation de la loi 101 en 1977, le français est la seule langue d'éducation de presque tous les enfants d'immigrants au Québec, ce qui a considérablement changé la dynamique sociolinguistique, en particulier à Montréal. Par ailleurs, l'expérience de ces Néo-Québécois par rapport à l'exposition au français et aux autres langues est très variée sur le territoire montréalais. En l'occurrence, les quartiers, les lieux de travail et les écoles diffèrent selon la présence de l'anglais et du français, l'importance accordée à la maîtrise de deux ou de plusieurs langues, la proportion de locuteurs natifs versus non natifs du français et la proportion de locuteurs du français québécois vis-à-vis d'autres francophones natifs ayant grandi en Europe, en Afrique, au Moyen-Orient ou dans les Antilles. Par ailleurs, en raison du constant flux des réseaux sociaux au cours de la vie des individus d'une grande métropole, on peut envisager davantage de malléabilité dans les modalités de contact.

La question des effets de l'ethnicité sur l'usage linguistique et les représentations des pratiques langagières de même que son rôle dans la construction de l'identité ont reçu beaucoup d'attention en sociolinguistique générale. Parmi les différentes perspectives sur ces questions, nous adoptons un point de vue inspiré de Fought (2006) qui identifie certains traits potentiellement associés à l'ethnicité d'un individu : des conditions qui pourraient entraîner des effets du substrat ou de l'adstrat (le répertoire de langues connues, les langues parlées par des membres de la famille, etc.) sur les langues inscrites au répertoire linguistique des locuteurs, des pratiques et des représentations culturelles parmi lesquelles figure l'auto-identification ou le sentiment

---

<sup>1</sup>Ce maintien serait plus soutenu au Québec à cause du phénomène de la dualité linguistique (Meintel et al. 1997, Meintel et Kahn 2005).

d'appartenance (ou de non-appartenance) à un groupe. Par ailleurs, Fought (2006 : 22–23) emploie la notion de « variété empruntée », qu'elle définit comme « un code issu de l'extérieur d'un groupe ethnique particulier mais que s'approprient certains individus ou des communautés entières afin de contribuer à la construction de leur propre identité » (*traduction des auteurs*). Cette notion peut être très utile dans la description des comportements observés chez les locuteurs qui font l'objet de la présente étude, et elle s'appliquerait bien aux résultats déjà décelés sur le français populaire des jeunes en Europe (Conein et Gadet 1998 ; Fagyal 2005, 2010 ; Jamin et al. 2006). Cette variété « empruntée » (ou un bassin de traits) se diffuserait à travers les répertoires linguistiques par le biais des contacts sociaux à l'intérieur de quartiers, d'écoles et de lieux de travail multiethniques.

Dans le contexte montréalais, la notion d'ethnicité peut prendre un sens particulier, car on identifie traditionnellement, à la fois dans les organismes chargés de l'aménagement linguistique et dans l'imagerie populaire, trois groupes différents, qui peuvent se rattacher à des catégories « ethnolinguistiques » : les francophones, les anglophones et les allophones (« autres »).

Du point de vue de la démolinguistique et dans les décomptes statistiques, ce découpage renvoie strictement à la langue maternelle déclarée (voir Statistique Canada 2011). Cependant, dans l'acception courante, les francophones représentent généralement les descendants des colons français catholiques et le terme « allophone » renvoie aux immigrants ou aux locuteurs natifs de langues autres que le français et l'anglais. Quant aux anglophones, ils sont généralement perçus comme les descendants des colons britanniques, majoritairement protestants (Radice 2000). Historiquement, du moins avant que ne se fassent sentir les retombées des lois linguistiques de la fin du 20<sup>e</sup> siècle, la plupart des enfants d'allophones s'orientaient sur le plan sociosymbolique vers la communauté anglophone et s'intégraient à la population anglophone. Par conséquent, après une ou deux générations, ils s'ajoutaient au groupe anglophone composé initialement de descendants des colons britanniques. Cette dynamique s'est transformée en partie avec l'adoption du français comme langue d'usage public, ce qui a potentiellement eu des effets dans les trois groupes. Afin d'explorer cette question, nous avons dans un premier temps effectué une étude préliminaire sur les perceptions dont nous résumons les résultats à la section suivante.

### 3. DES PERCEPTIONS AUX USAGES LINGUISTIQUES

Le test de perceptions, dont nous avons rapporté les résultats détaillés ailleurs (Blondeau et Friesner 2011), visait à examiner l'évaluation de l'origine ethnolinguistique de Montréalais francophones d'origines culturelles diverses par un panel de 57 juges francophones québécois.<sup>2</sup> Ces juges ont évalué des extraits en français de 18 participants, provenant d'un corpus plus large de 47 entrevues sociolinguistiques (Friesner 2009). La méthodologie de ce test a fait l'objet d'une description détaillée dans Blondeau et Friesner (2011), mais signalons que les extraits écoutés

<sup>2</sup>Des données supplémentaires provenant de juges qui n'avaient pas grandi au Québec ont été exclues de l'analyse.

duraient environ 18 secondes et portaient sur des thèmes neutres comme les goûts cinématographiques, ne permettant pas d'association directe à une culture particulière comme ce pourrait être le cas avec des thèmes comme la cuisine ou la famille. Ainsi, rien dans le contenu des extraits ne fournissait d'indices de l'origine ethnique des locuteurs. Par ailleurs, les juges provenaient de la communauté universitaire d'une institution francophone montréalaise.

Dans un premier temps, les résultats du test indiquaient que les juges francophones percevaient avec justesse l'origine des locuteurs appartenant au groupe québécois traditionnel. Cependant, les juges francophones ont difficilement identifié d'autres affiliations ethnolinguistiques. À cet égard, le test a mis en évidence la variabilité des attributions ethnolinguistiques des locuteurs se rattachant à d'autres groupes. Mis à part le cas d'une locutrice laotienne à laquelle on a attribué une origine asiatique, les autres locuteurs néo-québécois étaient, soit perçus comme des locuteurs d'ethnicité québécoise traditionnelle, soit, le plus souvent, associés malencontreusement à un groupe culturel auquel ils n'appartenaient pas.

Dans un deuxième temps, pour trois locuteurs (dont il sera également question dans les prochaines sections) partageant des origines hispanophones mais qui avaient suscité des attributions particulières, nous avons examiné de manière qualitative dans quelle mesure d'autres facteurs liés au parcours individuel du locuteur, comme le réseau social, la composition de son quartier (ou de ses quartiers) d'appartenance et la trajectoire scolaire, pouvaient moduler le comportement linguistique et entraîner ces différences perceptuelles. Ainsi, Laura,<sup>3</sup> une locutrice d'origine hispanophone perçue comme étant d'origine québécoise traditionnelle, avait grandi dans des quartiers majoritairement francophones, avait fréquenté des écoles francophones et avait un réseau composé de Montréalais d'origine ethnolinguistique québécoise traditionnelle. Par ailleurs, David, un locuteur d'origine sud-américaine mais associé à une ethnicité française ou maghrébine, montrait dans son répertoire de traits linguistiques en français des variantes s'écartant de la variété locale. L'examen du parcours de ce locuteur indiquait que son comportement linguistique pouvait s'expliquer, non seulement par son quartier d'appartenance Côte-des-Neiges, sans contredire l'une des zones de Montréal où la diversité culturelle est la plus importante, mais également par son réseau social composé principalement de jeunes Maghrébins. Dans ce cas, nous avons formulé l'hypothèse d'une stratégie d'évitement de la norme locale chez certains Néo-Québécois au profit d'une norme considérée comme plus internationale, hypothèse appuyée par l'enquête de St-Laurent (2008). L'autre locutrice, Alicia, d'origine hispanophone mais perçue comme anglophone, employait l'aspiration de certaines consonnes, un trait associé à l'anglais, ce qui pouvait expliquer l'association à une ethnicité anglophone. Encore une fois, rien dans son parler ne semblait suggérer une association culturelle à un groupe hispanophone. En examinant son parcours, il était clair qu'elle avait eu des contacts avec des Anglo-Montréalais et avait vécu dans des quartiers à dominance anglophone. Son cas illustre l'importance de prendre en considération la dynamique entre le français et l'anglais à Montréal lorsqu'on examine les effets de l'ethnicité sur le français.

---

<sup>3</sup>Le nom de Laura est un pseudonyme. On a attribué un pseudonyme à tous les participants.

En somme, les résultats généraux du test de perceptions et l'examen qualitatif de trois locuteurs d'origine hispanophone suggèrent que l'attribution d'une identité culturelle à un locuteur n'est pas nécessairement un réflexe direct de l'influence de la langue parlée par les parents ou encore du pays d'origine (Blondeau et Friesner 2011). Ces pistes de recherche, qui méritent une réflexion plus approfondie, nous ont amenés à élargir l'étude aux pratiques linguistiques et à la variation au sein des répertoires linguistiques individuels afin de mieux comprendre les corrélats linguistiques des perceptions ethnolinguistiques.

En raison de la malléabilité des parcours des locuteurs, notre hypothèse générale ne prédit pas que les membres de chacun de ces groupes se comportent de la même façon lorsqu'ils parlent en français, ni dans les autres langues. La variabilité nous permet de supposer que certains membres de la communauté s'identifieraient et s'associeraient presque uniquement à un de ces groupes, alors que d'autres, qui auraient un parcours beaucoup plus fluide, traverseraient ces catégories ou se situeraient à leur périphérie. Nous pourrions émettre les hypothèses spécifiques suivantes concernant l'influence du contact intergroupe :

- i. Des locuteurs en contact avec des francophones québécois adopteront des traits typiques du français local, tel que décrits par les nombreuses études portant sur ce sujet (Walker 1984, Dumas 1987, entre autres). Le français laissera des traces quantifiables dans leur anglais et dans les autres langues qu'ils parlent (dans le cas des enfants d'immigrants fréquentant l'école de langue française et habitant des quartiers francophones, par exemple).
- ii. Des locuteurs en contact avec des anglophones adopteront des traits associés à l'anglais en français et dans les autres langues qu'ils parlent (selon la composition de leurs réseaux sociaux, de leur milieu de travail ou de leur fréquentation d'établissements scolaires).
- iii. Selon la division tripartite traditionnelle, la catégorie des allophones reflète un regroupement très large, ce qui nous permet de présumer une grande variabilité. Ceci nous amène à établir des distinctions plus fines et à procéder à un découpage selon des critères ethnolinguistiques plus spécifiques, de manière à cerner des profils communautaires particuliers. Ainsi, les études ethnolinguistiques antérieures ont montré que certains groupes culturels s'associaient traditionnellement à la communauté anglophone ou francophone après la première génération. Par exemple, les locuteurs associés à la communauté hellénique se rattachent davantage aux anglophones (Maniakas 1984, 1991), alors que les locuteurs dont les familles sont originaires du Portugal s'associent davantage aux francophones (Veltman 1985, Borowski 2010). Dans le cas des italo-phones, bien que l'orientation sociosymbolique penche vers le groupe anglophone, il existe une certaine diversité (Labrie 1991, Reinke 2011). Dans le cas des hispanophones, sur lequel nous nous penchons ici en détail, il y a beaucoup de variation à cet égard. En conséquence, chez les hispanophones trilingues, on peut postuler plus de variation concernant l'influence de l'anglais, du français et de l'espagnol au sein de leur répertoire linguistique.

- iv. Enfin, bien que les allophones constituent un groupe hétéroclite, plusieurs d'entre eux partagent une valorisation accrue d'une norme internationale ou exogène en français (St-Laurent 2008), qui renvoie à l'échelle de prestige où se hiérarchisent les variétés de français, ce qui se refléterait dans l'usage linguistique. Ce phénomène pourrait être encore plus marqué dans le cas des locuteurs issus de l'immigration francophone dont les familles parlaient déjà français avant leur arrivée au Québec, surtout ceux de l'Afrique, du Moyen-Orient, des Antilles ou de l'Europe ou chez des locuteurs allophones qui font partie de leur réseau social. En conséquence, nous émettons l'hypothèse que certains locuteurs feront usage de traits associés à une norme exogène, se rapprochant d'un français qu'on dit «standard» ou «international» et pratiqueront un évitement de traits stéréotypiquement québécois.

#### 4. L'APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

Les données à notre disposition tirées d'un corpus d'entrevues sociolinguistiques réalisées en 2007 et 2008 (Friesner 2009) ont permis de constituer un groupe de 16 locuteurs associés à des degrés divers aux sous-groupes hispanophone et anglophone de manière à explorer plus avant la problématique de recherche et à vérifier les hypothèses préalablement formulées à partir des résultats du test de perceptions. Les résultats présentés ci-dessous portent sur la variation présente dans la production linguistique des locuteurs pour une série de variables linguistiques de nature phonologique présentées dans la section qui suit. Ces analyses de la production ont porté sur des segments d'entrevue d'une longueur de 5 minutes, plus longs que ceux de quelques secondes qui avaient servi de stimuli dans le test de perceptions, ainsi qu'un segment d'environ 2 ou 3 minutes constitué de lectures oralisées en anglais<sup>4</sup> et (pour ceux qui étaient capables) en espagnol suivi d'une courte conversation en anglais.

Le tableau 1 présente les participants se rattachant au patrimoine culturel hispanophone. Ce groupe comprend neuf locuteurs se distinguant en trois sous-groupes définis selon leur histoire migratoire personnelle ou encore celle de leur famille. Le premier sous-groupe se compose de trois locuteurs qui appartiennent à la catégorie des immigrants de première génération (G1). Il s'agit de deux hommes et d'une femme ayant l'espagnol comme langue maternelle et le français comme langue seconde. Le second sous-groupe appartient à la génération 1,5 (G1,5). Il s'agit d'un homme et deux femmes arrivés au Québec à un jeune âge et qui ont acquis l'espagnol comme langue maternelle et le français avant la période critique de l'acquisition.<sup>5</sup>

<sup>4</sup>La lecture a été composée dans le cadre des entrevues sociolinguistiques de Friesner (2009). Elle constitue une traduction libre d'un court extrait de journal en français. Dans sa traduction, l'auteur a intégré un nombre élevé d'occurrences de /h/, mais le texte n'a pas été conçu pour cibler la variable de l'aspiration bien qu'il en contienne quelques exemples.

<sup>5</sup>La délimitation de l'âge critique de l'acquisition a été fixée à la période précédant la puberté (Lenneberg 1967, Singleton 2004), qui correspond, dans le cadre de cette étude, à 10 ans.

Les trois autres locutrices sont de la deuxième génération (G2) issue de l'immigration. Elles ont vu le jour au Québec et ont acquis le français dès l'enfance tout en maintenant l'espagnol dans leur répertoire linguistique.

**Tableau 1:** Participants se rattachant au groupe culturel hispanophone

G1	G1,5	G2
Miguel	Karina	Laura
Luis	Cristobal	Jessica
Teresa	David	Alicia

Pour ce groupe, nous voulons déterminer dans quelle mesure leur répertoire linguistique est marqué par des traits phonologiques des langues en présence. Tout d'abord, nous examinons dans quelle mesure la variété du français inscrite à leur répertoire est marquée par des traits de l'espagnol afin de vérifier si un effet du substrat s'observe dans leur français. De plus, nous examinons leur usage de variantes associées au français québécois afin de vérifier dans quelle mesure ils s'écartent ou s'approchent des normes sociolinguistiques locales implicites.

De surcroît, comme les résultats du test de perceptions indiquaient que certains locuteurs étaient parfois perçus comme anglophones, sans nécessairement être d'ethnicité traditionnelle anglo-québécoise, il nous apparaissait nécessaire d'examiner plus à fond dans quelle mesure le comportement linguistique des locuteurs pouvait être marqué par des traits phonologiques de l'anglais, surtout pour ceux qui avaient des contacts directs dans leur réseau social (appelés plus loin «contacts») ou des liens indirects par le biais de leurs écoles, de leurs lieux de travail ou de leurs quartiers (appelés plus loin «liens») avec la communauté anglophone.<sup>6</sup> Pour ce faire, nous avons d'abord examiné la présence de traits d'origine anglaise dans le français de ces locuteurs. Nous avons ensuite examiné leur production en anglais en considérant les mêmes traits afin d'avoir une vue d'ensemble de la nature de leur parler dans une autre langue dont la présence est bien établie sur le territoire montréalais.

Le parler d'un sous-groupe de locuteurs se rattachant à divers degrés à la communauté anglophone a également fait l'objet d'attention. Le tableau 2 présente ce groupe composé de sept jeunes femmes, dont une qui se rattache aussi au groupe précédent (Alicia, G2), et d'un homme. On a déterminé le rattachement à la communauté anglophone en examinant le portrait des individus en ce qui a trait à leur racine familiale et à leur degré de bilinguisme natif, à leur réseau social, à leur quartier d'appartenance, à leur scolarité ou encore à leur orientation socio-symbolique. Pour ce faire, nous nous sommes basés sur les résultats d'un questionnaire sur les pratiques langagières ainsi que sur une analyse qualitative du contenu des entrevues. Pour le sous-groupe de locuteurs se rattachant à la communauté anglophone, nous avons procédé à l'examen de la présence de traits phonologiques de l'anglais dans leur français et du français dans leur anglais.

<sup>6</sup>Les détails concernant la composition linguistique du quartier habité par chacun des locuteurs hispanophones sont fournis dans le tableau 4 qui présente les résultats pour ce groupe.

**Tableau 2:** Locuteurs se rattachant au groupe culturel anglophone

Locuteur	À la maison	Réseau social	Quartier	Scolarité	Orientation sociosymbolique
Magali	ang/fra	ang/fra	ang/fra	ang/fra	bilingue
Chloé	ang/fra	ang/fra (maj. fra)	maj. ang	fra	bilingue
Geneviève	fra	ang/fra	ang	maj. fra	fra
Aurélie	fra	ang/fra	ang	fra	fra
Amélie	fra	fra	ang	fra	fra
Virginie	fra	fra	ang	fra	fra
Félix	fra	ang/fra	ang	ang/fra	fra
Alicia	ang/fra/esp	ang/fra (maj. ang)	ang	ang/fra	ang

En somme, l'étude se penche sur deux sous-groupes de locuteurs se rattachant à des degrés divers au patrimoine hispanophone ou à la culture anglophone, et l'analyse porte sur l'effet des différentes langues en présence sur les variétés inscrites au répertoire linguistique des locuteurs. La prochaine section présente les variables soumises à l'analyse.

## 5. LES VARIABLES ANALYSÉES

Les variables considérées pour l'analyse visent à déterminer l'influence, soit du français local, soit d'autres langues, en l'occurrence l'anglais ou l'espagnol. L'analyse se base sur des extraits des entrevues d'une durée de 5 minutes. Selon la méthodologie courante dans les études sociolinguistiques (Sankoff et Blondeau 2007, Hall-Lew et Fix 2012), nous avons adopté un protocole de codage s'appuyant sur la perception auditive des phénomènes.<sup>7</sup> Chaque trait a été codé par au moins deux analystes. Dans les cas de désaccord, les occurrences ont été soumises à une troisième ou même à une quatrième expertise, de manière à trancher. Les cas ambigus ont été exclus de l'analyse.

La première étape de l'analyse consiste à examiner certains traits associés au français local dans les productions des locuteurs en français. L'analyse de la réalisation de ces variantes bien attestées dans les études classiques sur le français québécois (Walker 1984, Dumas 1987) vise à montrer dans quelle mesure les locuteurs adoptent le français de la communauté ou s'orientent vers une norme exogène :

- i. L'affrication de /t/ et de /d/ devant les vocoïdes antérieurs fermés ;
- ii. Le relâchement des voyelles fermées en syllabe fermée (sauf devant les fricatives sonores) ;

<sup>7</sup>Une analyse acoustique plus approfondie des données pour les variables à l'étude s'avérerait certes révélatrice et pourrait faire l'objet d'une étude ultérieure, mais une telle analyse dépasse le cadre du présent article. Nous renvoyons le lecteur à Hall-Lew et Fix (2012) pour une démonstration de la fiabilité de notre approche méthodologique malgré ses limites.

- iii. La postériorisation de la voyelle /a/ en fin de mot, accompagnée le plus souvent d'une fermeture de la voyelle.<sup>8</sup>

L'étude examine également l'aspiration des occlusives sourdes en début d'attaque, un trait potentiellement associé à l'anglais.<sup>9</sup> Ensuite, pour le groupe associé aux hispanophones, deux traits associés à l'influence potentielle de l'espagnol sont traités : l'assourdissement de /z/ en [s] (Boula de Mareuil et al. 2008) et la réalisation apicale du /r/. Il est à noter que le *r* apical n'est plus considéré comme une variante locale montréalaise chez les jeunes, bien qu'il ait constitué la variante dominante à Montréal au début du 20<sup>e</sup> siècle (voir Sankoff et Blondeau 2007 pour les détails de la propagation de ce changement dans la communauté montréalaise). Le *r* apical est absent ou quasi-absent du discours des 47 locuteurs de l'échantillon de Friesner (2009) et lorsqu'il est utilisé, cet emploi sert toujours à imiter les vieux, les gens de la campagne ou — plus pertinent dans le contexte de la présente étude — les locuteurs non natifs du français.

En anglais, notre analyse a porté sur la présence d'un trait susceptible de démontrer l'influence du français, en l'occurrence l'absence du /h/ (Janda et Auger 1992, Mah 2011), et un trait qui pourrait être associé au français ou à l'espagnol — la sous-application et la sur-application de l'aspiration des occlusives en début de syllabe (*tack* [tæk], généralement prononcé avec aspiration par les anglophones natifs vs *stack* [st<sup>h</sup>æk], prononcé sans aspiration par les anglophones natifs ; appelées plus loin « sous-[<sup>h</sup>] » et « sur-[<sup>h</sup>] »). Nous avons également examiné la réalisation du /r/ rétroflexe anglais,<sup>10</sup> pour laquelle une réalisation postérieure (uvulaire ou vélaire) démontrerait l'influence du français, alors qu'une réalisation apicale démontrerait l'influence de l'espagnol.

## 6. RÉSULTATS

La présentation des résultats de la production linguistique des participants se structure en deux parties. La première rubrique expose les résultats de la variation en français, d'abord au sein du sous-groupe de locuteurs se rattachant à la culture

<sup>8</sup>Notre décision méthodologique de classer les occurrences dans deux catégories de variantes sert à distinguer les réalisations attestées par les locuteurs montréalais d'ethnicité québécoise traditionnelle du 21<sup>e</sup> siècle dans le discours informel (Friesner 2012) de celles qui ne le sont pas. Ont été écartés de l'analyse les contextes où une certaine variabilité se manifeste dans le parler des Montréalais d'ethnicité québécoise traditionnelle (par exemple dans certains noms propres et expressions onomatopéiques et dans le mot *voilà*), rapportés par Walker (1984), Dumas (1986) et Friesner (2012).

<sup>9</sup>Une étape préliminaire de codage en équipe nous a permis d'avoir un accord interjuge relativement fort par rapport à cette variable, et, par la suite, certaines occurrences problématiques ont été vérifiées à partir des spectrogrammes. Nous reconnaissons qu'il serait néanmoins intéressant de revoir nos résultats à la lumière d'une analyse de VOT (*voice onset time*, ou délai de mise en vibration des cordes vocales) dans une future étude.

<sup>10</sup>On emploie ici le symbole /r/ suivant l'usage courant dans les travaux sur l'anglais et non pas pour indiquer la valeur phonétique associée habituellement à la graphie <r> en anglais nord-américain.

hispanophone, puis pour l'aspiration qui pourrait indiquer une influence de l'anglais, à la fois dans le groupe des hispanophones et dans le groupe de locuteurs en contact avec la culture anglophone. Par la suite, la seconde rubrique présente les résultats des analyses portant sur la variation en anglais, d'abord dans le même groupe de locuteurs rattachés à l'ethnicité hispanophone, puis dans celui du groupe de locuteurs ayant des liens anglophones. Dans ce cas, l'examen porte sur la présence des traits non natifs dans l'anglais des participants.

### 6.1 La variation en français

Cette section présente les résultats de l'analyse de la production linguistique dans le français des participants. Le tableau 3 regroupe d'abord les résultats des analyses distributionnelles de deux variables à l'étude indiquant l'influence de l'espagnol et de trois variables indiquant l'influence du français local chez les neuf participants se rattachant au groupe hispanophone.

**Tableau 3:** Traits montrant l'influence du français local et de l'espagnol dans le français des participants d'origine culturelle hispanophone

Génération	Locuteur	Influence de l'espagnol		Français local		
		/z/ = [s]	/r/ apical	affrication de /t/ et /d/	relâchement voyelles fermées	postériorisation de /a/
G2	Laura	0%	0%	100%	100%	100%
	Jessica	0%	0%	100%	92%	96%
	Alicia	0%	0%	100%	100%	96%
G1,5	Karina	0%	0%	100%	100%	84%
	Cristobal	0%	0%	100%	100%	92%
	David	0%	0%	7%	16%	10%
G1	Miguel	19%	90%	24%	(50%)*	86%
	Luis	91%	83%	0%	0%	0%
	Teresa	78%	1%	0%	23%	5%

\*Les parenthèses indiquent que les données sont insuffisantes (quatre occurrences ou moins du contexte requis). Tous les autres chiffres reflètent un minimum de cinq occurrences.

#### 6.1.1 Les traits de l'espagnol en français

Dans cette section, nous examinons deux variables dans le but de déterminer dans quelle mesure on peut détecter une influence de l'espagnol sur le français de ce sous-groupe de locuteurs. Pour ce qui est de l'assourdissement du phonème /z/, on remarque que les locuteurs arrivés au Québec avant l'âge critique de l'acquisition, de même que ceux de la deuxième génération issue de l'immigration ne produisent jamais de [s] pour le phonème /z/. En fait, il n'y a que les locuteurs de la première génération de l'immigration qui emploient cette variante, et ce, à des taux allant de

19% à 91%. On observe une répartition similaire en ce qui a trait à la production du /r/ apical. Dans la même veine, si les locuteurs de la première génération de l'immigration produisent cette variante à des taux divers variant de 1% à 90%, elle suscite un comportement d'évitement chez les locuteurs arrivés à un jeune âge de même que chez ceux appartenant à la deuxième génération.

La variation ne s'observe que pour les locuteurs pour qui le français constitue la langue seconde et ces traits s'estompent rapidement dès que les locuteurs sont suffisamment en contact avec la norme implicite de la langue cible. L'effet de substrat ne se manifeste donc que pour les locuteurs de langue seconde. Les résultats pour deux variables potentiellement associées à l'effet de l'espagnol sur le français concordent avec les tendances observées dans plusieurs autres études sur l'ethnicité, et ce, pour plusieurs groupes ethnolinguistiques en contact avec différentes langues cibles (Dubois et Horvath 1998, Labov 2008).

### 6.1.2 *L'adoption des normes implicites de la variété du français québécois*

Cette section traite de trois variables illustrant le rattachement à la variété locale (voir tableau 3), ce qui nous permet de tirer des observations intéressantes. En examinant le tableau pour ces trois variables, on voit se dessiner les tendances suivantes.

Tout d'abord, on remarque que les locuteurs de la deuxième génération adoptent les normes implicites de la communauté en employant les variantes locales. Ce comportement est catégorique pour l'affrication de /t/ et de /d/ et varie entre 90% et 100% pour le relâchement des voyelles fermées en syllabe fermée et pour la postériorisation de la voyelle /a/ en fin de mot.

En outre, pour la génération 1,5, si deux locuteurs suivent les normes locales, un locuteur s'en écarte nettement et se détache du groupe. Il s'agit de David, un locuteur qui avait été classé comme locuteur exceptionnel dans l'analyse du test de perceptions (Blondeau et Friesner 2011). Dans son cas, les juges du test de perceptions avaient écarté une ethnicité québécoise traditionnelle ou hispanophone et lui avaient plutôt attribué une ethnicité soit française ou maghrébine. L'écart observé dans ses productions linguistiques concorde bien avec ces attributions ethnolinguistiques. En effet, David s'éloigne des normes locales et adopte des variantes généralement associées aux variétés de français parlé en France ou dans les pays du Maghreb. Le fait que ses productions linguistiques en français ne révèlent aucune influence de l'espagnol, comme on l'a vu ci-dessus, ne vient d'ailleurs pas troubler cette perception.

Enfin, on observe une variabilité importante chez les locuteurs de la première génération qui font un usage beaucoup moins fréquent et peu systématique des variantes locales. On remarque que Luis fait montre d'une absence totale des variantes locales, alors que Miguel fait usage de ces variantes, mais à des taux moins élevés que ceux de la communauté d'accueil. Quant à Teresa, elle se situe entre les deux : elle n'affrique jamais le /t/ et le /d/, elle produit rarement la postériorisation de /a/ en fin de mot et a un taux de relâchement des voyelles fermées en syllabe fermée s'élevant à moins de 25%. On peut donc affirmer que ces trois locuteurs se comportent typiquement comme des immigrants de première génération et font montre

de plus de variabilité par rapport au maniement des variantes locales de la langue cible (Roeder 2006, Friesner et Dinkin 2006, Preston et al. 2009).

Dans l'ensemble, l'analyse des productions linguistiques en français montre pratiquement un effet miroir où on voit s'opposer les locuteurs immigrants G1 qui ont acquis le français comme langue seconde après l'âge critique de l'acquisition et les locuteurs des générations G1,5 et G2 qui ont été en contact depuis leur jeune âge avec les normes locales du français québécois. Toutefois, le comportement d'un locuteur qui se détache du groupe G1,5 et qui semble se rattacher à une norme de français exogène invite à raffiner l'analyse et à faire intervenir d'autres facteurs liés à la trajectoire individuelle des locuteurs dans le Montréal d'aujourd'hui où la diversité culturelle s'accroît, aspects sur lesquels nous reviendrons plus loin.

Par ailleurs, comme l'avait indiqué notre interprétation des résultats du test de perceptions (Blondeau et Friesner 2011) la dynamique particulière entre le français et l'anglais à Montréal ajoute à la complexité des phénomènes et invite à se pencher sur les effets bidirectionnels des langues en contact, entre autres sur l'influence de l'anglais dans le français des participants, un aspect que nous examinons à travers le phénomène de l'aspiration.

### 6.1.3 *L'aspiration en français chez les hispanophones*

De manière à étudier une potentielle influence de l'anglais, nous avons examiné les données de l'ensemble des participants en ce qui a trait au phénomène de l'aspiration. Le tableau 4 présente les résultats pour les locuteurs se rattachant à la culture hispanophone.

**Tableau 4:** L'aspiration en français chez les locuteurs du groupe hispanophone

Génération	Locuteur	Taux	Quartier
G2	Laura	1%	fra
	Jessica	0%	fra
	Alicia	74%	ang
G1,5	Karina	24%	ang
	Cristobal	25%	ang
	David	35%	fra/ang/multi
G1	Miguel	5%	fra
	Luis	1%	fra/ang
	Teresa	0%	fra

Chez ce groupe de locuteurs, on voit que l'aspiration se situe sous le seuil de 25%, sauf pour deux des locuteurs considérés comme exceptionnels dans le test de perceptions. Par ailleurs, sauf un cas, les locuteurs ayant des taux d'aspiration supérieurs à 5% sont ceux qui ont vécu dans des quartiers anglophones. Le cas d'Alicia qui montre un taux élevé d'aspiration (74%) révèle à notre avis l'influence de l'anglais sur son français parlé, ce qui constitue une manifestation sociophonétique de

son orientation sociosymbolique vers l'anglais. Quant au taux d'aspiration de 35% attribué à David, il peut sembler à première vue surprenant puisque, dans le test de perceptions, on lui associait plutôt une ethnicité française ou maghrébine et que les autres traits de son français indiquent plutôt l'adoption d'une norme exogène. Or, en examinant la question de plus près, on peut se demander si la présence de l'aspiration ne serait pas plutôt un phénomène associé à des traits identifiés soit dans des variétés maghrébines du français ou encore dans le français populaire des jeunes Français issus de l'immigration (Fagyal 2010).<sup>11</sup> Pour aller plus loin, il faudrait faire des analyses acoustiques plus approfondies pour voir s'il y a des différences qualitatives entre l'aspiration observée chez David et celle observée chez les autres (ce qui nous semble être le cas) pour ensuite comparer le parler de David à celui de la communauté d'origine maghrébine à Montréal ou ailleurs, ce qui dépasse cependant le propos de cet article.

#### 6.1.4 *L'aspiration en français chez les francophones en contact avec la communauté anglophone*

Maintenant, si on examine les taux d'aspiration chez les autres francophones du corpus ayant des liens avec la culture anglophone présentés au tableau 5, on y voit de prime abord beaucoup de variabilité.<sup>12</sup> Toutefois, une tendance semble se dessiner puisque les trois locutrices bilingues depuis l'enfance montrent un taux important d'aspiration se situant au-dessus de la barre du 40%. Chez les autres locuteurs, le taux varie entre 8% et 38% reflétant davantage des facteurs individuels relatifs à leur orientation sociosymbolique. Ainsi, Geneviève et Aurélie qui fréquentent des réseaux anglophones ont des taux se situant au-dessus de la barre du 25%. Quant à Amélie et Virginie, qui vivent dans des quartiers anglophones sans toutefois participer à des réseaux anglophones, leur taux est un peu plus bas. En ce qui a trait à Félix, il vit comme les deux locutrices précédentes dans des quartiers anglophones, mais ses liens avec des anglophones ne se sont développés qu'à l'adolescence en contexte scolaire à l'extérieur de son quartier.

Enfin, il est intéressant de noter que les taux d'aspiration chez les locuteurs ayant des contacts parmi les anglophones par leur quartier et/ou leur réseau sont très semblables à ceux des hispanophones vivant dans des quartiers anglophones, qui — eux aussi — ont des taux d'aspiration d'environ 25%. Ce résultat semble suggérer que les hispanophones ont adopté le taux d'usage d'aspiration typique de leur quartier,

<sup>11</sup> À ce titre, l'étude de Fagyal (2003, 2005, 2010) sur le français populaire des élèves d'un lycée de La Courneuve en banlieue parisienne a bien montré que certains traits socio-phonétiques et prosodiques qui marquaient le français de certains groupes culturels, entre autres associés à la culture maghrébine, pouvaient se rattacher à une influence indirecte de l'arabe (par exemple l'usage du coup de glotte dans certains contextes non attendus en français parisien) et se diffuser à travers les réseaux sociaux des locuteurs. Cette problématique est également reprise par Cheshire et Gadet (2011).

<sup>12</sup> Il faut signaler ici qu'Alicia, une locutrice du groupe hispanophone de deuxième génération dont les résultats figuraient au tableau précédent, fait aussi partie de ce groupe en raison de sa trajectoire personnelle qui l'associe également à la communauté anglophone.

**Tableau 5:** L'aspiration en français chez les locuteurs en contact avec la communauté anglophone

Nature du contact	Locuteur	Aspiration
Bilingues dès la petite enfance	Chloé	41%
	Magali	69%
	Alicia	74%
Réseaux anglophones	Geneviève	26%
	Aurélié	39%
Quartiers anglophones	Amélie	22%
	Virginie	19%
	Félix	8%

et qu'il y a alors lieu de se demander si, du moins dans les quartiers anglophones, l'aspiration variable constitue un trait du « français local ».

## 6.2 La variation en anglais

Bien que les travaux sur le français au Québec traitent abondamment des effets du contact entre l'anglais et le français, la plupart des études se penchent principalement sur les productions des locuteurs d'ethnicité québécoise traditionnelle. Quant aux effets potentiels du français sur l'anglais, ils ont été moins étudiés, mis à part les travaux récents sur l'anglais montréalais (Boberg 2004, 2012 ; Poplack et al. 2006 ; Poplack 2008 ; Friesner et Kastronic 2011). Pourtant, Montréal constitue une zone de contact importante et se compose d'un tissu social très diversifié en matière d'appartenance culturelle et ethnolinguistique. Comme le signalent les conclusions de la section précédente, il s'avère crucial d'approfondir les effets linguistiques du contact en examinant non seulement les productions linguistiques en français de notre corpus de locuteurs francophones d'allégeances culturelles diverses, mais également dans la variété d'anglais inscrite à leur répertoire. Pour ce faire, nous avons examiné l'anglais de deux sous-groupes de locuteurs francophones constitués selon les critères ethnolinguistiques expliqués à la section 4.1.

### 6.2.1 La variation dans l'anglais des hispanophones

Les résultats présentés concernent d'abord le sous-groupe de locuteurs se rattachant à la culture hispanophone examinés à la section précédente. Dans la mesure où la plupart des immigrants nouvellement arrivés à Montréal et leurs descendants sont en contact avec le français et l'anglais, nous présumons que leur usage de l'anglais pourrait être teinté de l'influence des autres langues en présence. À ce titre, le tableau 6 regroupe les résultats révélant l'influence du français ou de l'espagnol sur l'anglais des hispanophones pour trois aspects : l'absence du /h/, l'écart quant aux normes de l'aspiration et la présence de variantes non natives de /r/.

Dans le cas du /h/, son absence indiquerait clairement une influence du français. Les hispanophones ne devraient pas avoir de difficulté à prononcer ce son, car une

**Tableau 6:** L'anglais des participants d'origine culturelle hispanophone

Génération	Locuteur	Absence du /h/	sous- [ <sup>h</sup> ]	sur- [ <sup>h</sup> ]	/r/ postérieur	/r/ apical
G1	Laura	33%	0%	25%	0%	0%
	Jessica	8%	0%	25%	0%	0%
	Alicia	0%	0%	0%	0%	0%
G1,5	Karina	0%	0%	0%	0%	0%
	Cristobal	0%	0%	0%	0%	0%
	David	0%	0%	0%	0%	0%
G2	Miguel	0%	(0%)	(0%)	0%	49%
	Luis	0%	(0%)	(0%)	0%	10%
	Teresa	0%	8%	(0%)	0%	0%

consonne gutturale fait partie de l'inventaire phonémique de l'espagnol.<sup>13</sup> Dans les faits, on remarque que seulement Laura et Jessica, deux locutrices de la deuxième génération de l'immigration, font montre d'une absence de /h/ lorsque celui-ci est attendu en anglais. Ce taux atteint 33% pour Laura et baisse à 8% pour Jessica. Fait intéressant, Laura, qui était clairement identifiée comme québécoise à partir d'un segment en français dans le test de perceptions (Blondeau et Friesner 2011), fait montre d'une influence du français sur son anglais. Comme Jessica ne faisait cependant pas partie de l'étude des perceptions, on ne peut s'avancer sur la perceptibilité de son ethnicité ni en français ni en anglais. Toutefois, son comportement montre des traces d'une influence du français, ce qui pourrait s'expliquer par le fait qu'elle a surtout habité des quartiers francophones. Quant aux autres locuteurs de ce groupe, ils ne font montre d'aucune variation pour cette variable.

Pour ce qui est de l'aspiration des occlusives sourdes, une seule locutrice de première génération — Teresa — a tendance à ne pas aspirer lorsque c'est requis, mais seulement dans 8% des cas. Pour les deux autres locuteurs de ce groupe, il n'y a pas suffisamment de données pour juger s'ils se distinguent de Teresa. Pour ce qui est du comportement inverse qui consiste à produire une aspiration sans qu'elle soit requise, ce qui correspondrait à un effet d'hypercorrection semblable à celui observé par Janda et Auger (1992), il n'est adopté que par Laura et Jessica, les mêmes qui faisaient montre d'une absence de /h/ et qui avaient des réseaux presque entièrement francophones au cours de leur enfance. Ces deux locutrices de la première génération se détachent du groupe et emploient des traits non natifs en anglais.

Par ailleurs, l'examen des variantes de /r/ montre que Miguel et Luis s'écartent de la variante rétroflexe attendue. Ces locuteurs de la première génération d'immigrants produisent la variante apicale laissant voir ici un effet probable de l'espagnol sur leur anglais. Ce sont aussi les deux locuteurs qui déclarent avoir un faible

<sup>13</sup>Il est important de noter qu'on parle ici du phonème /h/ (ou /x/), qui s'écrit généralement avec un <j> en espagnol, et non pas du <h> orthographique qui n'est pas prononcé en espagnol. Nous sommes conscients que la réalisation de ce phonème en espagnol peut varier entre [x], [ç] et [h], mais nous n'avons pas marqué cette distinction dans notre codage.

niveau de maîtrise de l'anglais. Fait notable, aucun locuteur ne produit le /r/ postérieur, montrant que la variante rétroflexe anglaise est bien distinguée de son correspondant postérieur associé à la nouvelle norme du français local, ce qui écarte l'hypothèse d'un effet intersystémique du français, du moins pour cette variable. Il faut rappeler qu'en raison de l'âge des locuteurs et du changement sociophonétique ayant affecté la communauté montréalaise depuis le milieu du 20<sup>e</sup> siècle (Sankoff et Blondeau 2007, Sankoff et Blondeau 2013), nous écartons l'hypothèse d'un effet de l'ancienne norme apicale du français montréalais local.

### 6.2.2 *La variation dans l'anglais des francophones en contact avec la communauté anglophone*

Le tableau 7 rapporte les résultats pour les mêmes variables, mais chez les locuteurs se rattachant à la culture anglophone. Ainsi, tel que présenté au tableau 2, tous les locuteurs de ce sous-groupe ont une trajectoire personnelle les reliant à des degrés divers à la culture anglophone québécoise. Il s'avère nécessaire ici de rappeler qu'Alicia était considérée comme une locutrice exceptionnelle dans le test de perceptions (Blondeau et Friesner 2011). Cette jeune locutrice qui provient d'une famille mixte composée d'une mère péruvienne et d'un père francophone québécois a grandi avec l'espagnol, le français et l'anglais à la maison. Son parcours scolaire est également marqué par la mixité puisqu'elle a fait ses études primaires en anglais et ses études secondaires en français. Pour ses études postsecondaires, elle a fréquenté des établissements scolaires francophone et anglophone. Fait intéressant, lors de son entrevue, elle s'identifiait à la communauté anglophone sur le plan sociosymbolique.

**Tableau 7:** L'anglais des participants se rattachant à la culture anglophone

Nature du contact	Locuteur	Absence du /h/	sous- [ʰ]	sur- [ʰ]	/r/ postérieur	/r/ apical
Nativement bilingues	Chloé	0%	0%	4%	0%	0%
	Magali	0%	4%	66%	0%	0%
	Alicia	0%	0%	0%	0%	0%
Réseaux anglophones	Geneviève	0%	6%	75%	0%	0%
	Aurélie	12%	0%	0%	0%	0%
Quartiers anglophones	Amélie	11%	26%	50%	0%	0%
	Virginie	0%	0%	41%	0%	0%
	Félix	22%	13%	(0%)	0%	0%

On doit noter en premier lieu qu'aucun locuteur n'emploie les variantes non natives du /r/, qu'elles soient apicales ou postérieures, ce qui ne nous apparaît pas surprenant pour des locuteurs en contact avec l'anglais. Le /r/ rétroflexe est une variante bien connue au Québec et se retrouve fréquemment produite dans les mots d'emprunt au Québec (Tousignant 1987, Roy 1993, Friesner 2009). Les locuteurs font montre de beaucoup plus de variabilité en ce qui concerne les deux autres traits, ce qui requiert d'examiner plus à fond leurs parcours individuels en particulier en ce qui a trait au contact entre groupes ethnolinguistiques sur le territoire montréalais.

Chez Alicia, on remarque l'absence d'influences intersystémiques sur son anglais, ce qui correspond bien à son orientation sociosymbolique nettement dirigée vers la culture anglophone. Ceci concorde également avec ce qui se dégageait du test de perceptions où on lui attribuait même une origine anglophone à partir de l'écoute de sa production en français. Son comportement est suivi de près par celui de Chloé, bilingue depuis l'enfance, qui fait montre d'une légère tendance à produire l'aspiration dans des contextes inattendus, mais seulement dans 4% des cas, ce qui apparaît négligeable. Bien que Chloé maintienne son anglais, elle s'oriente aujourd'hui davantage vers la culture francophone locale comme le révèlent ses interactions sociales. En effet, si on examine sa situation de plus près, on remarque que son réseau a toujours été composé majoritairement de francophones, même si elle a grandi dans des quartiers anglophones. Son conjoint actuel est francophone, et ils ont choisi ensemble d'habiter un quartier francophone. De surcroît, elle utilise presque exclusivement le français au travail et avec ses amis. À la lumière de ces faits, il n'est pas étonnant que la plupart des juges lui aient attribué une ethnicité québécoise dans le test de perceptions.

L'aspiration est d'ailleurs intéressante à contraster selon les locuteurs. Par exemple, Amélie s'écarte des normes de l'aspiration des occlusives sourdes dans les deux sens, puisqu'elle produit à la fois des aspirations lorsque cela n'est pas attendu (50%) et en omet lorsqu'elle serait requise (26%). Ce comportement montre à la fois une sensibilité à l'existence de deux variantes, mais paradoxalement un faible contrôle du maniement du conditionnement allophonique dans la langue cible. Dans la même veine, Geneviève et Magali ont des pratiques similaires en produisant souvent l'aspiration quand elle n'est pas attendue — respectivement 75% et 66% — tandis qu'elles l'omettent rarement. Ce comportement nous semble étonnant chez Magali pourtant considérée comme bilingue depuis l'enfance. Cependant, chez Geneviève, son comportement peut s'expliquer par la mixité de son réseau depuis l'enfance. Quant à Virginie, elle provient d'un quartier plutôt anglophone, mais son réseau est très francophone et dans son entrevue, elle insistait beaucoup sur l'importance du français.

Enfin, l'absence de /h/ n'est observée que chez Aurélie et Amélie, et ce, à des taux assez faibles. Bien qu'Aurélie ait un réseau anglophone, elle omet le /h/ dans 12% des cas. C'est cependant le seul trait chez elle montrant une influence intersystémique. Quant à Amélie, qui habite un quartier anglophone, son taux s'élève à seulement 11%, mais dans son cas il reprend une tendance observée chez elle en ce qui avait trait à l'aspiration.

En somme, chez les locuteurs qui ont des liens avec la communauté anglophone, il ressort que le phénomène de l'aspiration des occlusives sourdes s'avère le plus variable des trois aspects étudiés. On pourrait interpréter cette variabilité comme le reflet d'une certaine saillance de l'aspiration chez les locuteurs. Ainsi, sans nécessairement en contrôler les règles implicites, plusieurs locuteurs francophones montrent une sensibilité à ce trait de l'anglais et font un effort pour le manipuler avec plus ou moins de succès dépendant de leur degré de contact avec la langue cible. Par ailleurs, il semble que plusieurs locuteurs de ce sous-groupe maîtrisent l'emploi du /h/. Ainsi, bien que Mah (2011) et Janda et Auger (1992) constatent une quasi-impossibilité de maîtrise de cette forme même chez des locuteurs de langue seconde de niveau

avancé, nos résultats montrent que les locuteurs ayant un niveau de contact suffisant avec la langue cible en maîtrisent les rouages.

En définitive, l'analyse de la production en anglais rejoint ce qu'on avait observé pour les attributions ethnolinguistiques dans le test de perceptions. Nos résultats suggèrent une diversité dans les productions, en particulier en ce qui a trait à l'aspiration pour les locuteurs liés à la culture anglophone montréalaise. Ce trait pourrait sembler-il s'indexer à l'ethnicité francophone (consciemment ou non) chez des locuteurs en contact avec les deux cultures ou encore se situant à la périphérie des communautés.

## 7. CONCLUSION

L'analyse présentée a mis en relief la relation complexe entre les attributions ethnolinguistiques et les usages linguistiques en contexte montréalais. En étudiant la variation présente dans le répertoire de deux groupes de francophones montréalais — ceux issus de familles hispanophones établies au Québec depuis une ou deux générations et ceux issus de familles francophones établies au Québec depuis plusieurs générations et qui ont des contacts avec la culture anglophone — nous avons souligné le lien entre l'identité, les parcours individuels et les comportements linguistiques.

L'étude a montré qu'il existe en effet beaucoup de variation phonétique résultant de l'orientation sociosymbolique des locuteurs ainsi que de certains autres facteurs sociodémographiques<sup>14</sup> se rattachant à la construction identitaire en relation avec l'ethnicité. Ces facteurs incluent les trajectoires personnelles, la nature des réseaux sociaux, la composition des différents quartiers d'appartenance, les parcours scolaires et les pratiques familiales. Ce faisceau de facteurs modulant l'identité des locuteurs se démontre plus prédictif des effets associés traditionnellement à l'ethnicité ou au contact linguistique qu'une analyse se basant principalement ou uniquement sur le rôle des langues parlées en famille ou sur le pays d'origine des parents. Tel que soulevé par Hoffman et Walker (2010), nous remarquons aussi que les locuteurs se positionnent différemment en regard du centre ou de la périphérie des différents groupes ethnolinguistiques auxquels ils s'associent, un phénomène s'apparentant aux résultats des études sur les réseaux sociaux (Milroy et Milroy 1992; Milroy 2002; Cheshire et al. 2008, 2011; Sharma 2011).

La complexité des communautés plurilingues, sans parler des ramifications de cette question dans le contexte québécois d'une identité orientée davantage vers le Québec ou vers le Canada, fait en sorte que l'orientation sociosymbolique ne peut se mesurer à l'aune d'une grille binaire comme celle de Hoffman et Walker (2010). Il serait préférable de développer une échelle de centralité ou de périphéricité dans un certain nombre de réseaux différents auxquels les locuteurs participent. Cette approche a déjà été suggérée par des études sur des communautés plurilingues (Nagy 1997, Sanchez 2008, Sharma 2013), mais nous voyons ici — surtout avec le français des hispanophones vivant dans des quartiers anglophones — qu'elle n'est pas

<sup>14</sup>Parmi les facteurs démographiques à considérer, il serait pertinent dans une étude ultérieure d'inclure une prise en compte plus détaillée du contexte d'apprentissage comme dans les études sur les jeunes anglophones montréalais (Sankoff et al. 1997 et Blondeau et al. 2002).

déterminée uniquement, ou même principalement, par les connaissances linguistiques des individus eux-mêmes, mais bien par le système linguistique communautaire qui peut déjà faire montre d'effets provenant d'autres langues ou d'autres variétés de français.

Au niveau méthodologique, il y a lieu de se demander comment le chercheur peut avoir accès à ces informations certes moins tangibles mais beaucoup plus nuancées. Une façon d'y arriver serait d'analyser la sociodémographie de certains quartiers, ce qui nous aiguillerait vers des indices de contacts par zones de voisinage. Ces aspects peuvent aussi être abordés soit directement avec les locuteurs en posant des questions précises dans le cadre des entretiens, soit en se servant d'un questionnaire complexe (Hoffman et Walker 2010), soit par l'analyse de contenu d'entrevues déjà effectuées. Des questions concernant les attitudes envers les immigrants et les langues différentes, la façon (parfois subtile) dont les locuteurs s'auto-identifient, les liens que tissent les locuteurs entre leur identité et leur propre réseau social, leur école, etc. peuvent en révéler beaucoup.

À ce titre, dans le corpus à notre disposition, certains extraits de verbatim étaient très révélateurs, car ils mettaient en relief des auto-définitions plus ou moins conscientes selon les locuteurs. Par exemple, Alicia, dont nous avons discuté la situation plus haut, s'identifie consciemment comme anglophone, et ses réponses tout au long de l'entrevue renforcent cette auto-identification. À cet égard, lorsqu'Alicia parle de son école secondaire francophone en (1), elle explique :

- (1) On était- environ 27 filles ou 30 filles dans- dans- dans la classe puis- puis **on était** comme six ou sept **anglophones**. . . Entre nous **on était connues comme la gang d'Anglais**. (Alicia ; c'est nous qui soulignons)

A contrario en (2), Chloé, dont le père est anglophone et la mère est francophone, ne s'identifie pas vraiment à un des groupes, mais plutôt au groupe bilingue :

- (2) {Does it bother if you if it- they don't intro- start in English, or uh- start in French, I mean ?} Me, no, 'cause **I'm completely bilingual**, so it doesn't really matter to me, and I understand that some people just- automatically maybe they- she consciously knows that she's supposed to say "he- you know, "hello" in French, but- she's English, so it just comes out, and you know, you've been working for eight hours, it can happen, so I don't really mind, though I do have a lot of friends that do mind and- and- well, **these are, of course, French people** who are- very annoyed when they're not said- when they're not welcomed in French. (Chloé ; c'est nous qui soulignons)

*{Est-ce que ça te dérange si i- s'ils ne se présen- s'ils ne commencent pas en anglais, ou euh- en français, je veux dire ?} Moi, non, parce que **je suis complètement bilingue**, alors ça m'est égal, et je comprends que certaines personnes- automatiquement peut-être qu'ils- elle sait consciemment qu'elle est censée dire "bon- tu sais, "bonjour" en français, mais elle est anglaise, alors ça sort juste comme ça, et tu sais, tu travailles depuis huit heures, ça peut arriver, alors ça ne me dérange pas, quoique j'aie beaucoup d'amis que ça dérange et- et- et- ben, **ce sont, bien sûr, des francophones**, qui sont très ennuyés lorsqu'ils ne sont pas accueillis en français. (notre traduction)*

Ces extraits démontrent que si les parcours de ces individus peuvent nous laisser perplexes par rapport à leur classification, leur auto-identification éclaire leur point

de vue à ce sujet, ce qui peut indiquer (dans le cas d'Alicia) qu'ils s'identifient nettement à un groupe en particulier ou qu'ils se considèrent entre deux groupes ou comme faisant partie d'un groupe de bilingues, comme il s'avère le cas pour Chloé. Par ailleurs, comme nous l'avons vu en cours d'analyse, les productions linguistiques de ces deux locutrices dans les langues de leur répertoire appuient largement leurs perceptions d'elles-mêmes, de même d'ailleurs que celles générées par les juges dans le test de perceptions (Blondeau et Friesner 2011).

En définitive, l'approche proposée dans cet article visait à dégager les travaux sur la relation entre langue et ethnicité d'un cadre essentialiste et à adopter une perspective dynamique qui positionne le locuteur en tant qu'acteur. L'analyse a montré qu'en mettant en action la complexité des facteurs entrant en jeu dans la construction identitaire, les locuteurs puisent, de manière plus ou moins consciente, dans les ressources disponibles au sein de leur répertoire linguistique, une pratique que nous avons examinée ici à travers ses manifestations sociophonétiques.

### RÉFÉRENCES

- Blondeau, Hélène et Michael Friesner. 2011. Le français au cœur de la métropole : Perceptibilité de l'ethnicité des Montréalais francophones. *Arena Romanistica* 9 : 284–305.
- Blondeau Hélène, Michael Friesner et James Welch. 2011. La nouvelle francophonie d'un Montréal global. Communication présentée au Colloque New Francophonies and colonial languages in a global world, University of Illinois, Urbana-Champaign.
- Blondeau, Hélène, Naomi Nagy, Gillian Sankoff et Pierrette Thibault. 2002. La couleur locale du français L2 des Anglo-Montréalais. *Acquisition et Interaction en Langue Étrangère AILE* 17 : 73–100.
- Boberg, Charles. 2004. Ethnic patterns in the phonetics of Montreal English. *Journal of Sociolinguistics* 8 : 538–568.
- Boberg, Charles. 2012. English in Quebec, Canada : A minority language in contact with French. *World Englishes* 31 : 493–502.
- Borowski, Élyane. 2010. *L'alternance codique : Le cas des bilingues portugais-français à Montréal*. Lisbonne : Centro do territorio cultura e desenvolvimento (TERCUD), Université Lusofona.
- Boula de Mareüil, Philippe, Bianca Vieru-Dimulescu, Cécile Woehrling et Martine Adda-Decker. 2008. Accents étrangers et régionaux en français : Caractérisation et identification. *Traitement Automatique des Langues* 49 : *Phonétique et Phonologie*, sous la direction de Bernard Laks et Noël Nguyen, 135–163.
- Cheshire, Jenny, Susan Fox, Paul Kerswill et Eivind Torgersen. 2008. Ethnicity, friendship network and social practices as the motor of dialect change : Linguistic innovation in London. *Sociolinguistica* 22 : 1–23.
- Cheshire, Jenny, Paul Kerswill, Susan Fox et Eivind Torgersen. 2011. Contact, the feature pool and the speech community : The emergence of Multicultural London English. *Journal of Sociolinguistics* 15 : 151–196.
- Cheshire, Jenny et Françoise Gadet. 2011. Rapport : Multicultural London English (MLE)/ Multicultural Paris French (MPF). *Cahiers AFLS* 17 : 73–100.
- Conein, Bernard et Françoise Gadet. 1998. Le « français populaire » des jeunes de la banlieue parisienne entre permanence et innovation. Dans *Jugendsprache/Langues des jeunes/Youth language*, sous la direction de Jannis Androutsopoulos et Arno Scholz, 105–123. Berlin : Peter Lang.

- Dubois, Sylvie et Barbara M. Horvath. 1998. Let's tink about dat : Interdental fricatives in Cajun English. *Language Variation and Change* 10 : 245–262.
- Dumas, Denis. 1986. Le statut des 'deux A' en français québécois. *Revue québécoise de linguistique* 15 : 167–197.
- Dumas, Denis. 1987. *Nos façons de parler : Les prononciations en français québécois*. Ste-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- Fagyal, Zsuzsanna. 2003. La prosodie du français populaire des jeunes à Paris : Traits héréditaires et novateurs. *Le Français aujourd'hui* 143 : 47–55.
- Fagyal, Zsuzsanna. 2005. Prosodic consequences of being a Beur : French in contact with immigrant languages in Paris. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 10 : 91–104.
- Fagyal, Zsuzsanna. 2010. *Accent de banlieue : Aspects prosodiques du français populaire en contact avec les langues de l'immigration*. Paris : L'Harmattan.
- Fought, Carmen. 2006. *Language and ethnicity*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Friesner, Michael. 2009. The social and linguistic predictors of the outcomes of borrowing in the speech community of Montréal. Thèse de doctorat, University of Pennsylvania.
- Friesner, Michael. 2012. L'adaptation des voyelles dans les emprunts en français montréalais. Dans *Les français d'ici et d'aujourd'hui : Description, représentation et théorisation*, sous la direction de Davy Bigot, Michael Friesner et Mireille Tremblay, 105–123. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Friesner, Michael et Aaron Dinkin. 2006. The acquisition of native and local phonology by Russian immigrants in Philadelphia. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 12 : 91–104.
- Friesner, Michael et Laura Kastronic. 2011. Age effects on short-a patterning in Quebec English. Communication par affiche présentée à New Ways of Analyzing Variation (NWAY) 40, Georgetown University.
- Hall-Lew, Lauren et Sonya Fix. 2012. Perceptual coding reliability of (L)-vocalization in casual speech data. *Lingua* 122 : 794–809.
- Hoffman, Michol F. et James A. Walker. 2010. Ethnolects and the city : Ethnic orientation and linguistic variation in Toronto English. *Language Variation and Change* 22 : 37–67.
- Hrycyna, Melania, Natalia Lapinskaya, Alexei Kochetov et Naomi Nagy. 2011. VOT drift in 3 generations of heritage language speakers in Toronto. *Canadian Acoustics* 39 : 166–167.
- Jamin, Mikaël, Cyril Trimaille et Médéric Gasquet-Cyrus. 2006. De la convergence dans la divergence : Le cas des quartiers pluri-ethniques en France. *Journal of French Language Studies* 16 : 335–356.
- Janda, Richard D. et Julie Auger. 1992. Quantitative evidence, qualitative hypercorrection, sociolinguistic variables — and French speakers' 'eadhaches with English *h/∅*. *Language and Communication* 12 : 195–236.
- Labov, William. 2008. Mysteries of the substrate. Dans *Social lives in language : Sociolinguistics and multilingual speech communities*, sous la direction de Miriam Meyerhoff et Naomi Nagy, 315–326. Amsterdam : John Benjamins.
- Labrie, Normand. 1991. *Choix linguistiques, changements et alternances de langue : Les comportements multilingues des italophones de Montréal*. Québec : Centre international de recherche en aménagement linguistique (CIRAL) Publication B–183.
- Lenneberg, Eric H. 1967. *Biological foundations of language*. New York : Wiley.
- Mah, Jennifer. 2011. Segmental representations in interlanguage grammars : The case of francophones and English /h/. Thèse de doctorat, McGill University.
- Maniakas, Theodore. 1984. Sociolinguistic features of Modern Greek as it is spoken in Montreal. Mémoire de maîtrise, McGill University.

- Maniakas, Theodore. 1991. Ethnolinguistic reality of Montreal Greeks. Thèse de doctorat, Université de Montréal.
- Meintel, Deirdre et Emmanuel Kahn. 2005. De génération en génération : Identités et projets identitaires des Montréalais de la 'deuxième génération'. *Ethnologies* 27 : 131–165.
- Meintel, Deirdre, Victor Piché, Sylvie Fortin et Danielle Juteau, dir. 1997. *Le quartier Côte-des-Neiges à Montréal : Les interfaces de la pluriethnicité*. Paris : L'Harmattan.
- Milroy, Lesley. 2002. Social networks. Dans *The handbook of language variation and change*, sous la direction de Jack K. Chambers, Peter Trudgill et Natalie Shilling-Estes, 549–572. Oxford : Blackwell.
- Milroy, Lesley et James Milroy. 1992. Social network and social class : Toward an integrated sociolinguistic model. *Language in Society* 21 : 1–26.
- Nagy, Naomi. 1997. Modeling contact-induced language change. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 4 : 399–418.
- Nagy, Naomi, Nina Aghdasi, Derek Denis et Alexandra Motut. 2011. Null Subjects in heritage languages : Contact effects in a cross-linguistic context. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics* 17 : 132–144.
- Nagy, Naomi et Alexi Kochetov. 2013. VOT across the generations : A cross linguistic study of contact-induced change. Dans *Multilingualism and language contact in urban areas : Acquisition — Development — Teaching — Communication*, sous la direction de Peter Sie-mund, Ingrid Gogolin, Monika Edith Schulz et Julia Davydova, 19–38. Amsterdam : John Benjamins.
- Otheguy, Ricardo, Ana Celia Zentella et David Livert. 2007. Language and dialect contact in Spanish in New York : Towards the formation of a speech community. *Language* 83 : 1–33.
- Poplack, Shana. 2008. Quebec English. Dans *Anglistik : International journal of English studies* 19 : *Focus on Canadian English*, sous la direction de Matthias Meyer, 189–200.
- Poplack, Shana, David Sankoff et Christopher Miller. 1988. The social correlates and linguistic processes of lexical borrowing and assimilation. *Linguistics* 26 : 47–104.
- Poplack, Shana, James A. Walker et Rebecca Malcolmson. 2006. An English like no other : Language contact and change in Quebec. *Revue canadienne de linguistique* 51 : 185–213.
- Preston, Dennis, Jaclyn Ocumpaugh et Rebecca Roeder. 2009. L1 and L2 accents : Where the action is. *Lengua y migración/Language and Migration* 2 : 5–20.
- Radice, Martha. 2000. *Feeling comfortable ? Les Anglo-Montréalais et leur ville*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Reinke, Kristin. 2011. *Kontinuität, Erosion und Innovation des Italienischen im Migrations-kontext*. Frankfurt am Main : Peter Lang Verlag.
- Roeder, Rebecca. 2006. Ethnicity and sound change : Mexican-American accommodation to the Northern Cities Shift in Lansing, Michigan. Thèse de Doctorat, Michigan State University.
- Roy, Marie-Josée. 1992. Le rôle des contraintes phonologiques dans l'adaptation d'emprunts anglais en français québécois. Mémoire de maîtrise, Université Laval.
- Sanchez, Tara. 2008. What the multilingual community contributes to a theory of 'speech community'. Communication présentée à New Ways of Analyzing Variation (NWAV) 37, Houston.
- Sankoff, Gillian et Hélène Blondeau. 2007. Language change across the lifespan : /r/ in Montreal French. *Language* 83 : 560–588.
- Sankoff, Gillian et Hélène Blondeau. 2013. Instability of the [r] ~ [R] alternation in Montreal French : An exploration of stylistic conditioning in a sound change in progress. Dans

- Rhotics : New data and perspectives*, sous la direction de Lorenzo Spreafico et Alessandro Vietti, 249–265. Bozen, Italie : Bozen University Press.
- Sankoff, Gillian, Pierrette Thibault, Naomi Nagy, Hélène Blondeau, Marie-Odile Fonollosa et Lucie Gagnon. 1997. Variation in the use of discourse markers in a language contact situation. *Language Variation and Change* 9 : 191–217.
- Sharma, Devyani. 2011. Style repertoire and social change in British Asian English. *Journal of Sociolinguistics* 15 : 464–492.
- Sharma, Devyani. 2013. Multi-scale network analysis : Social change across generations of Punjabi Londoners. Communication présentée à New Ways of Analyzing Variation (NWAV) 42, Pittsburgh.
- Singleton, David. 2004. *Language acquisition : The age factor*. 2nd edition. Philadelphie : Multilingual Matters.
- St-Laurent, Nathalie. 2008. *Le français et les jeunes*. Québec : Conseil supérieur de la langue française.
- Statistique Canada. 2011. Enquête nationale auprès des ménages : Immigration et diversité ethnoculturelle. Disponible à : [www5.statcan.gc.ca/bsolc/olc-cel/olc-cel?catno=99-010-X&chprog=1&lang=fra](http://www5.statcan.gc.ca/bsolc/olc-cel/olc-cel?catno=99-010-X&chprog=1&lang=fra).
- Tousignant, Claude. 1987. Les variantes du /R/ montréalais : Contextes phonologiques favorisant leur apparition. *Revue québécoise de linguistique théorique et appliquée* 6 : 73–113.
- Veltman, Calvin. 1985. La politique linguistique québécoise et le comportement des jeunes Québécois d'origine grecque et portugaise. *Cahiers québécois de démographie* 14 : 99–109.
- Walker, Douglas C. 1984. *The pronunciation of Canadian French*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.